

# Décomplexer les SIC - Assumer le couple info-com et l'interdisciplinarité

par FAURE Bertrand « [bertrand.faure@iut-tarbes.fr](mailto:bertrand.faure@iut-tarbes.fr) »  
MCF info Com - Université Paul Sabatier Toulouse III

*Mots-clés :*

*Keywords :*

Cette communication est le témoignage d'un jeune chercheur en SIC, initialement issu des Sciences Economiques et de Gestion. A partir de l'expérience et du regard de quelqu'un « venu d'ailleurs », elle tente de prendre le contre pied de deux opinions qui sont autant de « complexes » qui ralentissent peut-être la progression des savoirs en SIC :

- le complexe du binôme originaire : Opinion selon laquelle « Il faut revenir sur la formule opportuniste information-communication qui masque l'étanchéité entre deux sous disciplines et brouille la visibilité du champ. » (cf Appel à Com, Compiègne 2008)
- le complexe de l'interdisciplinarité : Opinion selon laquelle « A force d'être interdisciplinaire, on finit par noyer le programme de recherche spécifiquement SIC. Or, tout ne peut pas être objet d'étude en communication. »

La thèse que nous voulons soutenir ici est, qu'au contraire, ces deux pôles (une problématique axée sur la relation dialectique entre les notions d'information et de communication et un positionnement interdisciplinaire via l'importation de concepts conçus dans d'autres corps de savoirs) constituent autant de bases, de prémisses, au cœur de la visibilité du programme de recherche en SIC. « Vu d'ailleurs », ils constituent des éléments importants de l'identité de cette discipline.

La première partie consiste en une description réflexive du parcours de ce jeune chercheur : comment il s'est intéressé à la communication, les auteurs qu'il a lu, ce qu'il en a retiré. La deuxième partie montre en quoi ce parcours éclaire la position soutenue dans cet article ainsi que les conséquences à en déduire pour le développement de la visibilité des SIC.

## 1. A la découverte des SIC

Pour un étudiant qui n'arrive pas tout frais sorti du bac dans le champ des SIC, mais qui, au contraire, a suivi un parcours « double casquette » (économie-gestion) jusqu'au DEA, le problème de la communication, en tant que tel, c'est-à-dire comme objet d'étude spécifique, est inévitablement associé à l'axiome de l'école de Palo Alto selon lequel : « toute communication présente deux aspects : le contenu et la relation tels que le second englobe le premier et par suite est méta-communication » (Watzlawick et al. 1967).

« Une logique de la communication », « La réalité de la réalité » font partie des ouvrages qui peuvent marquer profondément un jeune lecteur qui découvre et entend, à travers le style passionné et la pensée audacieuse du « collègue invisible », les sirènes de la recherche en sciences sociales. Pour cet étudiant, Bateson, Watzlawick, sont des auteurs proches du paradigme de la complexité (Piaget, Morin, Varela...) ainsi que des recherches en éthologie animale et humaine (Cyrlnick, Morris et Merle...). La communication, pour cet étudiant, c'est un peu tout ça. Autant dire que c'est passionnant. A ce stade, il en est presque à vouloir faire une thèse sur la « Primatologie de l'entreprise, ou : une analyse des rapports humains dans l'entreprise comme des communications non verbales dans les groupes de singes ».

C'est pourquoi, libéré de ces obligations militaires et son mémoire de DEA en poche, il choisit d'aller à un colloque organisé par le Gre/co, à Bordeaux, en 2000, sur les communications non-verbales dans les organisations. 60% de notre communication est paraît-il non verbale. Cela doit bien avoir quelques conséquences sur le fonctionnement des organisations. Paradoxalement, il revient de ce colloque avec le sentiment que les communications non-verbales au travail, en tant que telles, ne sont pas forcément un objet d'étude aussi intéressant qu'il le pensait. Pourtant, les textes et les communications sont passionnants, variés et sans académisme. C'est bien le genre de recherche qu'il aime entendre et qu'il aime lire. Mais, réduire la communication au non verbal lui semble trop réducteur. Il a besoin d'un modèle plus large, un modèle qui articule le verbal au verbal à l'écrit et l'oral (Goody, 1993). A son insu, l'économiste en lui sommeille. Il se souvient avec nostalgie des débats sur la rationalité de l'homo economicus, et de la rigueur conceptuelle des lois établies selon le principe du « Toutes choses étant égales par ailleurs ». Il se rend compte que le rationalisme et le positivisme ont cette qualité immense qui consiste à donner lieu à la critique...tout en lui résistant. On peut aimer les théories économiques et leur individu rationnel pour cela. Or, cet individu rationnel est avant tout un individu de chiffres, de calculs et de langage.

Notre doctorant est dans l'indécision : comment concilier son goût pour les recherches en communication et les libertés théoriques qu'elles autorisent avec un bagage en économie qu'il ne peut se résoudre à abandonner ? Parmi d'autres conseils, il retient qu'il lui faut lire Winkin et Latour. Il commence par Winkin. Bien lui en prend. C'est un autre monde qui s'ouvre à lui. Tout un florilège d'auteurs à découvrir. Par exemple, Goffman et « La mise en scène de la vie quotidienne » qui ne le quittera plus. « Le langage silencieux » de Hall et « Outsiders » de

Becker font aussi parti des ouvrages dont il doit la lecture à l'auteur de « La nouvelle communication » et « Anthropologie de la communication ». Il découvre aussi les raisonnements sophistiqués du courant ethnométhodologique tel qu'ils sont présentés par Coulon. Il commence à comprendre ce que peut vouloir dire l'axiome « le social se produit par la communication ». Il reconnaît là une idée qui l'a toujours séduit, l'idée selon laquelle rien n'existe en dehors de ce qui est nommé, désigné et finalement exprimé. Il se rend compte que la « méta-communication », « les contrats de communications », les « transactions » sont la brique de base par laquelle le social, ou du moins l'expérience pratique de nos interactions avec autrui, se constitue. C'est une hypothèse à laquelle il adhère. D'autant qu'elle le rapproche de l'économie. Il sent bien que l'économie ne se réduit pas à des froids calculs optimisateurs, mais elle ne peut s'en passer. Comparer les décideurs économiques à des singes était sans doute une hypothèse théorique trop extrême. Par contre, étudier la méta-communication du discours économique, les transactions qui se nouent lorsque l'on tient des raisonnements coûts-profits, lui paraît un bon compromis.

Il s'attaque alors à Latour. Evidemment, « from human to baboo », il ne peut qu'aimer. Mais il a décidé de tourner la page. Passons donc sur ces objets qui, paraît-il, nous distinguent de nos cousins primates, hypothèse qu'aurait sans doute repris Vercors s'il en avait eu connaissance avant d'écrire « Les animaux dénaturés ». C'est « La vie de laboratoire » et « La fabrique du droit » qui vont alors profondément l'influencer. Non pas tant par leur objet que par la méthode qu'emploie le philosophe ethnographe pour nous plonger « au cœur de l'action », à savoir : la retranscription d'interactions verbales contextualisées. Notre étudiant n'a jamais vu ça. Des entretiens, des statistiques, oui, comme mode de preuve, il connaît. Mais des mises en situation aussi réalistes, non. Il trouve que ça fonctionne impeccablement. On sait incontestablement mieux comment se prennent les décisions au conseil d'état et sur quel mode de véridiction fonctionne la logique juridique après avoir lu la fabrique du droit qu'avant. Il se dit que s'il pouvait faire cela dans le cadre, par exemple, de réunions budgétaires ou comptables, il toucherait sans doute mieux du doigt la façon dont les raisonnements économiques agissent sur les modes de pensée et d'action des acteurs au travail.

Cependant, n'y aurait-il que Latour qui ait adopté cette méthode ? Il se renseigne, cherche...et finit par trouver. Il y a aussi Grosjean, Lacoste, Borzeix et tout le courant du « langage au travail ». Voilà des bases solides. Mais, il tombe sur un article étrange, la théorie de la conversation-texte de Taylor, publié dans un numéro d'Org & Co (Taylor, 1993). Une notion perturbante, qu'il a déjà rencontré, y est mis en avant d'une manière forte : « les actes de langage organisant ». Il lit et relit les douze leçons d'Austin, mais il a encore besoin d'aide : le pouvoir performatif du langage est-il tout entier dans le contexte ou bien le contexte est-il produit de manière partiellement autonome par le langage ? Il faudra une rencontre pour que notre étudiant fasse son choix. C'est en s'interrogeant avec Gramaccia sur l'illocutoire comme lien organisationnel (Gramaccia, 2001) qu'il trouve l'idée générale qui guidera finalement son travail de thèse : les chiffres sont un langage, c'est-à-dire un système de communication gouverné par des règles (Searle). Bien souvent, leur validité échappe à l'alternative du vrai et

du faux et s'inscrit plutôt dans une recherche de conditions de plausibilité et de communicabilité. En ce sens, ils produisent un effet performatif sur l'organisation : pour pouvoir être énoncé, il faut que les circonstances, les procédures et les acteurs de cette énonciation aient été préalablement définis. Notre doctorant décide donc d'étudier ce travail d'énonciation des chiffres en situation.

Le rapport au terrain est alors essentiel pour comprendre la dernière évolution du parcours théorique de notre étudiant dans le champ des sciences de l'information communication. Après plusieurs tentatives infructueuses, notre doctorant trouve une entreprise de BTP qui accepte de le laisser assister à des réunions de contrôle budgétaire. A sa connaissance ce genre de matériel n'a jamais été étudié. Il essaye de faire comme Latour : il prend des notes, constitue des retranscriptions aussi fidèle que possibles et les soumet aux acteurs. Mais, pour comprendre ce qui se passe lors de ces réunions, il est obligé de consulter de nombreux documents : ceux qui décrivent l'entreprise, ceux qui décrivent la procédure budgétaire, et enfin, les budgets eux-mêmes. Alors certes, les pratiques de paroles des participants aux réunions permettent de comprendre comment le raisonnement économique informe/oriente/structure les analyses et les choix en situation. Mais elles ne peuvent être étudiées séparément de la production textuelle qu'elles accompagnent et qui les régule. C'est cette articulation que notre doctorant retiendra comme grille d'analyse des communications organisationnelles liées aux activités de production de l'information budgétaire (Thèse, dir A. Mayère, 2006).

## **2. Des SIC décomplexées pour une meilleure visibilité**

Ce témoignage n'avait pas l'ambition de présenter une synthèse exhaustive de ce que sont, ou pourraient être, les recherches en « Sciences de l'Information et de la Communication ». Il présentait le parcours particulier d'un doctorant issu des Sciences de Gestion, qui découvre les travaux de la 71<sup>ème</sup> section ainsi que leurs textes fondateurs et qui choisit d'inscrire ses recherches dans la spécialité « Communications Organisationnelles ». Les parties qui suivent visent :

- à montrer en quoi ce parcours éclaire l'intérêt de conserver la distinction information communication comme problématique centrale des SIC ainsi que le positionnement interdisciplinaire de cette « discipline »
- à proposer des actions de mise en visibilité des SIC

## 2.1. Décomplexer les SIC

Il existe en ce moment une sorte de complexe autour de l'appellation SIC selon lequel le couple « information communication » serait un binôme de convenance, permettant d'offrir une façade commune à deux champs de recherche que seule la France a eu pour ambition de réunir, mais ne permettant pas de construire une politique scientifique cohérente. Certes des facteurs institutionnels ont pesé dans la constitution des SIC et l'étude des liens entre information et communication peut parfois être taxée d'opportuniste. Cependant, ce binôme est central dans l'édifice théorique des SIC. Il correspond à l'idée des deux niveaux de communication, telle qu'elle est découverte à travers les travaux de Palo Alto, et telle qu'elle s'enrichit ensuite à travers « La nouvelle communication » de Winkin (version interactionisme symbolique) et « la communication contre l'information » de Bounie (version sémiologie). On ne peut pas l'effacer d'un coup de baguette magique.

Dans le cas de notre doctorant, le couple information communication permet un regard nuancé sur les phénomènes organisationnels étudiés. Il constitue une problématique transversale pertinente, un cadre d'analyse générique pour penser l'imbrication des logiques d'action autour de la procédure budgétaire. Comme toutes les activités informationnelles dans les organisations contemporaines (Mayère, 1991, Guyot, 2002), la fabrique des comptes est une activité qui fait l'objet d'une rationalisation spécifique : standardisée, planifiée, spécialisée. Cette fabrique engage des acteurs sans cesse plus nombreux aux rationalités différentes (métiers, projet, financière, qualité, sécurité). Les niveaux de communication, de langage et de discours s'enchevêtrent alors et c'est cet enchevêtrement qu'il faut dénouer afin de mieux comprendre en quoi et comment les outils de gestion contribuent à la structuration des organisations. Un tel « regard communicationnel » sur l'information économique et gestionnaire conforte toute une tradition critique/constructiviste/interprétative en gestion sur la subjectivité des chiffres. Retenir un tel objet d'étude en SIC est par ailleurs pertinent pour mieux comprendre la nature communicationnelle des nouvelles formes d'autorité et de pouvoir qui se créent avec les dispositifs de contrôle contemporains.

Pour sortir du cas de notre doctorant, on peut remarquer que la distinction information communication, bien que n'étant pas forcément institutionnalisée dans une section disciplinaire comme en France, donne lieu partout dans le monde à de nombreux titres de d'ouvrages, de colloques, d'associations... D'une certaine façon, elle trouve une résonance jusque dans le sens commun qui fait la distinction entre l'information « objective » -celle où le destinataire apprend quelque chose qu'il ne savait pas-, et la communication. Aucune information n'est purement factuelle et aucune communication n'est purement séductrice. Il faut une synthèse, une théorie qui permette de penser ces deux termes antagonistes. C'est à mon sens la tâche que se sont fixés les SIC à travers des objets sans cesse plus variés : les médias, les technologies, les réseaux, les industries culturelles, les relations publiques, les

bases de données... « subjective » -celle où le destinataire devine les intentions manipulatrices de l'émetteur. Cependant, chacun voit bien que cette distinction est dialectique.

De même que l'appellation « info-com », l'interdisciplinarité connaît une impopularité croissante dans le champ des SIC. L'argument souvent mis en avant consiste à dire que « tout ne peut pas être objet d'étude en SIC ». Certes un programme de recherche en Sciences Sociales se constitue pour partie autour d'un objet qui lui donne forme et contenu. Mais il ne se réduit pas à cela. Les problèmes qu'il pose, les analyses qu'il produit sont potentiellement applicables à d'autres objets. La psychologie, la sociologie, l'économie procèdent ainsi. Par exemple, la notion d'Homo Economicus a pu être mobilisée pour analyser d'autres objets (les relations familiales, criminelles) que ceux pour lesquels elle avait été initialement conçus (les relations commerciales, salariales, financières...) (Becker, 1968, Lemennicier, 1991). De même, Homo Communicans (Bernard, 2000) est assurément une idée forte qui mérite d'être étendue à de nombreux objets d'analyse.

A l'heure où les outils de gestion prolifèrent et constituent un des moyens majeurs de contrôle (et donc de communication si on suit la cybernétique Wienerienne) dans une économie mondialisée, les SIC devraient les exclure de leurs analyses sous prétexte qu'ils ne sont pas un objet communicationnel au même titre que les systèmes médiatiques et de documentation ? Ce serait ignorer le fait qu'au cœur des métiers en gestion (comptabilité, finance) l'injonction à « communiquer » se généralise. De plus en plus, les offres d'emploi requièrent chez les candidats des « capacités relationnelles ». De plus en plus, les programmes de formation intègrent des modules « expression écrite et orale » ainsi que « communication de projet ». Si la communication ne va pas vers la gestion, la gestion viendra à elle de toute façon. L'économie, la sociologie et la psychologie aussi d'ailleurs. L'information et la communication sont des phénomènes trop importants pour être simplement laissés de côté par les autres Sciences.

Les SIC sont alors doublement interdisciplinaires. Elles le sont tout d'abord par le regroupement des théories de l'Information et de la Communication. Elles le sont ensuite par les nécessaires emprunts qu'elles doivent faire aux autres sciences (la sociologie, la linguistique, la psychologie, l'histoire, la littérature...). De même que ces disciplines traditionnelles se sont appuyées sur des connaissances issues d'autres corps de savoirs déjà constitués (philosophie, mathématique, droit...), les SIC ne peuvent ignorer les résultats/analyses/concepts élaborés par ailleurs sur des objets similaires. Comme toutes les disciplines des sciences humaines et sociales, elles visent avant tout à élaborer des problématiques scientifiques cherchant à décrire et à comprendre les phénomènes sur lesquels elles travaillent : elles mènent des travaux empiriques qu'elles confrontent à des

cadres théoriques. Alors, certes, il peut parfois s'ensuivre un certain éclectisme dans les emprunts théoriques voire une certaine « anomie » dans le choix des auteurs cités par les chercheurs en SIC (Olivesi, 2007). Mais, l'enjeu est de discuter, retravailler ces résultats/analyses/concepts afin de parvenir à les incorporer dans une problématique différente de celles qui ont été à leur origine. « Vu d'ailleurs », cette ambition de croiser les points de vue théoriques sur un même phénomène constitue la carte de visite des SIC. Et il n'y a pas à en rougir.

## **2.2. Une meilleure visibilité**

Encore une fois, cette communication ne prétend pas être un exposé scientifique sur l'information et la communication, leurs origines théoriques et leurs articulations. Elle présente simplement un témoignage sur les SIC telles qu'elles sont vues de l'extérieur afin d'éclairer de manière originale les débats qui traversent actuellement la communauté des chercheurs en 71<sup>ème</sup> section. Bien que légitimes, ces débats ne doivent pas entraver l'action par excès d'humilité. Les SIC constituent un champ de recherche maintenant établi et qu'il convient de rendre plus visible. Là doivent se concentrer les efforts. Or, la visibilité d'une discipline passe aujourd'hui par les fourches caudines de l'évaluation quantitative de la production scientifique (revue métrique, scientométrie). En effet, des critères nettement formalisés (impact factor, nombre de citations) président actuellement à la construction de la notoriété des revues et de la légitimité des chercheurs en SHS.

En SIC, cette évolution est généralement dénoncée. En effet, « les effets de rationalisation que peuvent induire de tels indicateurs contribuent à modifier les règles du jeu scientifique. » Le risque est alors que « les pratiques évoluent non pas dans le sens d'une plus grande qualité des travaux de recherche mais d'une recherche d'adéquation de la production aux critères d'évaluation ainsi promus. Citer et être cité, évalué et être publié s'imposent comme des critères primordiaux derrière lesquels finit par s'effacer le contenu même de la production scientifique » (Olivesi, 2007, 17).

Dans les milieux anglo-saxons, ce phénomène de « recherche d'adéquation aux critères d'évaluation » est connu sous le nom de principe de Goodhart : dès qu'un indicateur chiffré sert à évaluer une action ou une politique, il perd son rôle de producteur d'information objective. En effet, les acteurs qui sont jugés sur les indicateurs chiffrés s'arrangent d'une façon ou d'une autre pour que ces indicateurs prennent des valeurs qui leur soient favorables. Le même phénomène a été reconnu en Economie dans les travaux de Morgenstern sur « l'illusion statistique » (Morgenstern, 1972) ainsi qu'en Sciences de Gestion dans les travaux de Berry sur « l'influence invisible des outils de gestion » (Berry, 1983). Cette « imperfection intrinsèque » des indicateurs chiffrés n'empêche pas la prolifération actuelles des dispositifs

qui permettent de les produire régulièrement et selon des standards pré définis, sur des activités et des domaines sans cesse plus divers (activités complexes, créatives, artistiques, domaines des services, du secteur public, des associations...). Ainsi en va-t-il de la recherche.

La reconnaissance de ce phénomène n'inclut pas forcément d'accepter l'hypothèse selon laquelle « le contenu même de la production scientifique finirait par s'effacer derrière la recherche d'adéquation aux critères d'évaluation ». Citer et être cité sont certes des stratégies d'adéquation aux nouveaux critères d'évaluation, mais pourquoi nier a priori que citer un ouvrage, un article, un rapport puisse obéir à des intentions purement scientifiques, telles que inscrire ses questionnements dans une « conversation théorique » récente entre quelques auteurs, présenter au lecteur les travaux fondateurs dans la problématique retenue, offrir à d'éventuels évaluateurs la possibilité de vérifier certains résultats... Qu'une bibliographie soit un exercice de style est une chose, qu'elle ne soit que stratégies d'allégeance, de connivence ou d'épinglage (Olivesi, 2007) en est une autre. Tout est une question de dosage entre les citations « obligées/autorisées » et celles porteuses d'un intérêt scientifique direct pour la question traitée.

Un constat plus inquiétant ressort de l'étude d'Olivesi : dans les bibliographies des communications au Congrès de la SFSIC, seulement 20% des auteurs cités appartiennent à la SIC. Bien qu'en augmentation, ce pourcentage est faible par rapport aux autres disciplines (par exemple 80% des citations dans les bibliographies des revues de sociologies correspondent à des auteurs sociologues). Ce tableau est encore assombri par le rapport Jeannin sur l'état de la revuemétrie en SIC. La liste intégrale des revues classées comme scientifique par les chercheurs de la communauté SIC selon la méthode adoptée par Jeannin<sup>[1]</sup> a été publiée dans le numéro 61 de Sciences de la Société (2004). Si on réduit l'analyse aux revues connues par plus de 50 % des chercheurs et ayant reçu plus de 50% de « oui » à la question « estimez-vous que la revue est scientifique ? », la liste suivante apparaît.

Revues	Reconnues par SSCI, CCSBS, CJL	Reconnues pas la SFSIC	Jugées scientifiques
Hermes		X	81%
Réseaux		X	77
Communication et Langages		X	74
Communications			67
Communication		X	63

Quaderni		X	61
Cahiers de médiologie		X	60
Recherches en communication		X	59
Revue française de sociologie			59
Sciences de la Société		X	55
Communication et organisation		X	51
European journal of communication	X		42
Communication Research	X		39
Media Culture and Society	X		37
Communication theory	X		37
Critical Studies in media communication	X		35
Journal of communication	X		31

Cette liste présente deux caractéristiques :

- Les revues considérées comme scientifiques par 50 % au moins de ces chercheurs de la SFSIC ne sont pas indexées niSSCI (Social Sciences Citation Index), ni dans le CCSBS (Current Contents Social & Behavioral Sciences), ni dans le CJL (Communication Journal List) dans le
- Les principales revues anglo-saxonnes en communication ne sont pas connues des chercheurs en SIC

A l'évidence, la majorité des chercheurs en SIC ne lit pas l'anglais. Ils cultivent ce trait d'originalité avec leurs collègues de Droit, alors que toutes les autres disciplines étudiées par Jeannin (Eco, gestion, socio, psycho, éducation...) citent massivement les revues anglo-saxonnes en premiers et ne font apparaître une ou deux revues françaises qu'à partir du cinquième rang. Cette ignorance est mutuelle : les bases de données internationales ne recensent pas nos revues. Le constat est sans appel : nous ne connaissons pas les travaux internationaux dans notre domaine, la communauté internationale ne nous connaît pas non plus et nous ne nous citons même pas entre nous. Difficile en ces conditions d'être « visible ».

Pour remédier à cela, le rapport Jeannin contient des préconisations pertinentes, déjà largement mises en oeuvre par les autres Sciences Humaines et Sociales « Nous devons disposer rapidement de listes par discipline, suivant une typologie simple, de trois niveaux au plus. Ces listes intéressent les chercheurs, les évaluateurs, les décideurs, les responsables de services de documentation. Elles sont le préalable à une politique active de dématérialisation des revues (numérisation, revues électroniques...). Les associations disciplinaires de chercheurs pourraient être plus actives sur ce sujet » (Jeannin, 2004, p. 177). De telles listes constitueraient des règles du jeu claires en matière d'évaluation sur lesquelles les chercheurs pourraient se baser pour construire leur carrière. Les indicateurs quantitatifs ont sans doute des effets pervers, mais nul ne peut sérieusement dire qu'une publication dans une revue de rang A n'est pas « scientifique ». Certes, cette publication doit obéir à de nombreux critères formels qui ne relèvent pas proprement dit de l'évaluation scientifique, mais elle doit avant tout satisfaire une évaluation très sélective pratiquée par les experts du domaine. Ne pas tenir compte d'une telle publication dans la promotion des chercheurs en SIC est une erreur.

Un des autres intérêts d'une liste de revue de références classées, malgré toutes les limites qu'elle peut avoir, est d'offrir aux chercheurs un champ raisonnable de recherche et d'analyse des articles portant sur le thème qu'ils veulent investiguer. Actuellement, des outils logiciels permettent d'assister considérablement l'accès, la sauvegarde, le classement et finalement, le partage de sa « bibliographie » (Endnote, bibTeX). Pour publier dans les normes des revues indexées, il est quasiment impossible de ne pas recourir à ces logiciels. D'une certaine façon, il s'agit d'une barrière formelle à l'entrée du marché de l'édition des articles scientifiques. Créer des revues et les classer ne suffit donc pas. Il faut aussi organiser l'inscription/enregistrement des articles dans les bases de données internationales, ce qui passe par un effort de traduction mais aussi par un travail de structuration des textes et de mise aux normes internationales de présentation des articles et des bibliographies.

Plusieurs axes de mise en visibilité se dessinent alors pour les SIC :

- Créer une véritable « revue française des SIC » qui traduise et présente aux formats requis par les bases de données scientifiques, une sélection d'articles parus dans les revues de référence de la discipline.
- Soutenir la publication des chercheurs SIC dans les revues internationales (aide à la traduction, diffusion d'information sur ces revues et leurs événements, séminaires dans les écoles doctorales).
- Encourager les pratiques de co-publication et de co-citation pour rendre visible les « programmes de recherche ».

Ce dossier est commun à la SFSIC et la section 71 du CNU puisqu'il s'agit tout à la fois de valorisation (rendre visible au niveau international les travaux des chercheurs en SIC) et d'évaluation (créer les moyens pratiques d'appliquer les modes d'évaluation utilisés partout ailleurs). Cet objectif là est sans doute plus crucial pour le développement et la reconnaissance des SIC que l'éternel questionnement existentiel sur la légitimité du couple info-com et le durcissement sur la spécialisation.

## Bibliographie

Bernard F., (2001), « Le lien communicationnel en organisation », Sciences de la Société, n°31, p. 25-46.

Becker G., (1968), "Crime and Punishment : An Economic Approach". The Journal of Political Economy, n°76, p. 169-217.

Berry Michel (1983), Une technologie invisible : l'impact des outils de gestion sur l'évolution des systèmes humains, Paris : CRG.

Fauré Bertrand (2006), Les activités de production de l'information budgétaire : communications organisationnelles et régulations. Le cas d'une entreprise de BTP, Thèse en Sciences de l'information et de la Communication, Université Toulouse le Mirail, dir A. Mayère, J.L. Darréon, 308 p.

Goody Jack (1993), Entre l'écriture et l'oralité, Paris : PUF.

Gramaccia, G. (2001). Les actes de langage dans les organisations. Paris : L'Harmattan.

Guyot B., (2002), « Mettre en ordre les activités d'information : nouvelle forme de rationalisation organisationnelle », Revue électronique GRESE,

[http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/docs/00/06/21/43/RTF/sic\\_00000355.rtf](http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/docs/00/06/21/43/RTF/sic_00000355.rtf).

Jeannin Ph (2004), « Penser l'évaluation de la recherche. Le cas des SHS en France », Sciences de la Société, n° 61, p. 177-192.

Lemennicier Bertrand, (1991), Economie du droit, Cujas.

Mayère Anne (1990), Pour une économie de l'information, Paris : CNRS.

Morgenstern O. (1972), L'illusion statistique. Précision et incertitude des données statistiques, Paris : Dunod

Olivesi Stéphane, (2007), Référence, déférence. Une sociologie de la citation, Paris. L'harmattan,

Searle J.R., (1972), Les actes de langage, Paris : Hermann.

Taylor James (1993), « La dynamique de changement organisationnel. Une théorie conversation/texte de la communication et ses implications », Communication & Organisation, n°3, p. 56-91.

Watzlawick, P., Beavin, J., & Jackson, D. (1967). The pragmatics of communication. New York : W.W. Norton.

---

[1] Après contrôle par une quinzaine d'experts, la liste de revues a été soumise (fin 2000), avec l'accord de son Président, à tous les membres de la SFSIC (Société française des Sciences de l'information et de la communication). La question posée était formulée ainsi : « Veuillez cocher la colonne « oui », si vous estimez que la revue est scientifique. « Non », si vous estimez qu'elle n'est pas scientifique. Et « ne sais pas », si vous ne savez pas si la revue est scientifique ou non ». Il était loisible aux personnes interrogées d'ajouter des revues qu'ils jugeaient importantes, et qui étaient absentes de la liste. Et de demander que cette enquête soit envoyée à des collègues. Au total, 485 enquêtes ont été envoyées, et 97 réponses reçues.